

# LETTRES A SAINTE-BEUVE

1827-1834

A monsieur Sainte-Beuve, 94, rue de Vaugirard.

Ce jeudi 8 février [1827].

Je communiquais, l'autre matin, à monsieur de Sainte-Beuve quelques vers de mon *Cromwell*. S'il avait veillé d'en entendre davantage, il n'a qu'à venir lundi soir, avant huit heures, chez mon beau-père, rue du Cherche-Midi, hôtel des Conseils de guerre. Tout le monde sera charmé de le voir, et moi surtout. Il es du nombre des auditeurs que je choisirais toujours, parce que j'aime à les écouter.

Son bien dévoué

VICTOR HUGO.

Une ligne de réponse, s'il vous plaît.

Ce samedi [mi-février 1827\*].

Venez vite, monsieur, que je vous remercie des beaux vers dont vous me faites le confident. Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné — moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé. Venez de grâce, j'ai mille choses à vous dire, ou faites-moi savoir où je pourrais vous trouver.

Votre ami,

V. H.

\* Note de Sainte-Beuve:

« Après mes premiers vers communiqués. »

A monsieur Sainte-Beuve (très pressé).

Ce mercredi soir [1827].

Voici, cher ami, une lettre que je reçois de l'*Album*. Si vous êtes toujours dans la même intention relativement au *Globe*, vous pouvez envoyer directement à M. Foileville, dont l'adresse est sur la lettre. Ils sont et seront ravis.

Mille fois merci.

Il vuestro hermano,

VICTOR.

A monsieur Sainte-Beuve, Tubney Lodge,  
near Oxford. — England.

Paris, le 17 septembre 1828\*.

Vos deux lettres, cher ami, ont été une vive joie pour moi. J'avais pris, je l'avoue, cette douce habitude de vous voir souvent, d'échanger mes idées avec vos idées, de rêver quelquefois à l'harmonie de vos vers; votre absence me laissait un grand vide. Elle me dépeuplait presque la rue Notre-Dame-des-Champs. Vos deux lettres sont venues, bien bonnes et bien belles qu'elles sont, nous rendre quelque chose de votre vive et haute conversation, de la poésie de votre cœur et de votre esprit.

Je ne saurais vous dire avec quelle curieuse avidité

\* Note de Sainte-Beuve:

« Pendant que je suis en Angleterre, 1828. »

je vous ai suivi dans votre voyage, chaque détail de vos lettres m'a été précieux, j'y voyais saillir tous les bas-reliefs et reluire les vitraux gothiques des belles églises que vous avez visitées, heureux homme que vous êtes !

Tandis que vous courez ainsi de sensations en sensations, nous passons ici des jours qui se ressemblent tous. Vous savez notre train de vie ; seulement, voilà quelque temps que nous sommes sevrés de couchers de soleil. Il se couche maintenant pendant notre diner, cela m'attriste. C'est le premier larcin que me fait l'approche de l'hiver.

Je voudrais bien vous envoyer des nouvelles d'ici, mais vous savez dans quelle solitude je vis. Je sais qu'Ancelet vient de faire jouer son *Olga*, dont le *Globe* dit du bien. Il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide de M. C... R... sur votre beau livre. En revanche, le *Provincial* a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.

Nous avons bien parlé de vous avec tous nos amis. Les oreilles ont dû vous tinter. Il ne s'est pas dit un vers dans ma cellule qui n'ait fait regretter les vôtres. J'espère que vous nous en rapporterez d'Angleterre pour nous consoler de ce long jeûne.

J'ai annoncé hier à madame votre mère votre prochain retour. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle se portait bien et désirait vivement vous embrasser. Pas plus vivement que nous tous, à coup sûr, toute votre mère qu'elle est.

Sans adieu, bien cher ami. Revenez-nous vite. Je vous recommande Canterbury. C'est une cathédrale à vous remuer et à vous ravir d'enthousiasme. Ce que vous me dites des *restaurations* de Westminster m'afflige. Les Anglais ont la manie de mêler le *fashionable* au gothique.

A bientôt. Nous vous embrassons tous bien tendrement.

VICTOR.

M. Leprévost, qui sera bien ravi de vous voir, demeure rue Fontenelle, à Rouen. — Nous attendons ici Lamartine. Paul, Boulanger, les Devéria, David, qui ne va pas à Londres, vous embrassent et vous remercient.

Ce dimanche (minuit) [1829\*].

J'ai trouvé en rentrant, cher ami, votre précieux cahier. Je viens de le lire et je vous écris ceci, non

\* Note de Sainte-Beuve :  
« Après la communication manuscrite de la *Vie de Joseph Delorme*. »

pas pour vous dire ce que cette lecture m'a fait éprouver, les paroles y suffiront à peine, mais pour jeter un peu sur le papier l'émotion dont vous m'avez pénétré avec vos vers graves et beaux, votre mâle, simple et mélancolique prose, et votre Joseph Delorme qui est vous. Cette histoire courte et austère, cette analyse d'une jeune vie, cette savante dissection qui met une âme à nu, tout cela est admirable et m'a presque fait pleurer. De quel beau livre vous allez doter l'art !

Je tâcherai de vous aller voir demain.

Votre frère,

VICTOR.

A Monsieur Sainte-Beuve, poste restante, Reims.

2 novembre 1829, Paris\*.

Votre bonne et bien bonne lettre du 25 est venue, cher ami, nous faire un grand plaisir et une grande peine. Ni vous, ni Boulanger, n'avez donc reçu les lettres que ma femme vous avait adressées *poste restante* à Strasbourg ? Il y a une fatalité en tout ceci. A peine étiez-vous partis tous deux que cette maudite inflammation que vous me connaissez dans les intestins se met en marche, remonte dans la tête et se jette sur mes yeux. Me voilà alors aveugle ; enfermé des jours entiers dans mon cabinet, store baissé, volet fermé, porte close, ne pouvant travailler, ni lire, ni écrire, et ne vous ayant ni l'un ni l'autre, *lumen ademptum*. Là-dessus votre première lettre (de Dijon) nous arrive, puis celle de Boulanger, cinq minutes après. Vous jugez de la joie ! ma femme me les lit toutes deux, me les relit. Vous ne disiez ni l'un ni l'autre où l'on pouvait vous écrire. Nous attendons les secondes. Elles nous arrivent (de Besançon), j'étais encore aveugle. Vous nous indiquiez Strasbourg pour vous répondre. Ma femme s'en charge, presque joyeuse de mes mauvais yeux qui lui donnaient le droit de vous écrire. Les deux lettres de quatre pages, deux lettres faites à nous deux ma femme, à demi dictées par moi, à demi arrangées par elle, les deux lettres pleines de notre cœur et de notre tristesse, et vous rappelant à grands cris, partent. A Strasbourg, *poste restante* ; cela était bien lisiblement écrit sur l'adresse, et vous ne les recevez pas ! et cependant ni Latouche

\* Note de Sainte-Beuve :  
« Pendant mon voyage aux bords du Rhin, le temps où je faisais les *Consolations*. »

ni Janin ne sont courriers de la poste! Qu'avez-vous dû penser, cher ami? Après des lettres comme les vôtres, quel effet a dû vous faire ce silence! Vous m'aurez excusé sur ma paresse, sur mes affaires, que sais-je? — Est-ce que, pour vous écrire, il peut y avoir paresse ou affaires? Cela a dû vous mécontenter fort, et, je me trompe peut-être, mais il me semble que votre troisième lettre (de Worms) bonne, excellente et parfaite qu'elle est, est cependant plus froide que les deux autres. Je ne saurais vous dire, cher ami, à quel point cette idée me tourmente et combien il me tarde que la feuille de papier que voici soit à Reims, et vous aussi. — Ainsi rien de notre pensée, rien de notre tristesse ne vous a accompagné, durant votre voyage! Vous n'avez pas su à quel point tout ici a été rempli de votre absence, combien nous avons parlé de vous, pensé à vous, qu'il n'y a plus de bonne soirée, rue Notre-Dame-des-Champs, depuis que vous n'y êtes plus, plus de canapé, plus de coin de feu, plus de causeries, que vous nous avez manqué pour tout. Vous n'avez rien su de tout cela, vous, mes deux amis les plus chers! et si vous en avez deviné quelque chose, cette absurde lacune de Strasbourg est venue dérouter votre amitié et la faire douter de la mienne! Cela n'est-il pas désolant? Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici!

Au reste, vous m'avez encore porté bonheur. Votre troisième lettre m'a rendu mes yeux. C'est la première chose que j'aie lue depuis votre départ, et, avec la lettre pour Boulanger, ceci est la première chose que j'écris. Cette lettre vaudrait d'être moins insignifiante. Les vôtres font notre joie, et nous les relisons sans cesse. C'est un journal charmant de votre voyage, mêlé de bonnes et tendres pensées pour nous.

Hélas! mon pauvre ami, hors vos lettres, il ne m'est guère venu de joie du dehors depuis trois semaines. Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif. La vieille école, qui ne souffrait plus, a repris l'offensive. Un orage terrible s'amoncèle sur moi, et la haine de tout ce bas journalisme est telle, qu'on ne me tient plus compte de rien. *Othello* a réussi cependant, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait, et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos shakspeariens; cela du moins est un bien; mais, à la caverne des journaux et dans l'autre des coulisses, une double cabale s'organise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir. Mais arrivez vite, et pour quelques jours du moins je n'y penserai plus.

Montrez cette lettre à notre Boulanger qui vous

montrera la sienne, car tout ce qui est en moi, tout ce qui vient de moi, est également à vous deux.

VICTOR.

Ma femme vous dit mille choses et veut que vous reveniez tout de suite. Mille amitiés à notre excellent et cher Robelin. Tous nos amis vous embrassent et ne font que parler de vous; moins que moi pourtant.

Ce 12 mars [1830].

Nous sommes à l'Odéon, cher ami; vous y avez vos entrées, vous seriez mille fois aimable de venir nous y rejoindre.

A vous du fond de l'âme.

VICTOR.

Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer,  
rue Fontenelle, Rouen.

Paris, dimanche, 16 mai 1830.

Vous connaissez toute ma paresse, mon ami, mais il me paraît que vous ne connaissez pas toute mon amitié, puisque vous supposez que j'accepterai votre *dispense* d'écrire. Je ne sais qu'une raison qui pourrait me déterminer à ne pas vous écrire, c'est la pensée que la privation de mes lettres contribuerait à abrégier votre absence, et vous ramènerait quelques jours plus tôt. Mais Güttinguer est avec vous, et si douce compagnie comble tous les vides de votre cœur, heureusement pour vous, malheureusement pour moi.

Si vous saviez, vous, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi sans vous dans cette déserte ville de François I<sup>er</sup>! comme, à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous désertir ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, en cela, du moins, que vous n'en tenterez

plus d'autre, et la Normandie nous sauvera de la Grèce.

Du reste, nous sommes matériellement bien ici, parfaitement même. Des arbres, de l'air, un gazon sous notre fenêtre, de grands enfants dans la maison pour jouer avec nos petits, M. de Mortemart très aimable qui nous accable d'attentions et de journaux, beaucoup de solitude, plus de *Hernanistes*, tout serait bien, n'étaient ces deux chambres vides qui font vide pour nous tout le reste de la maison.

Je fais même des vers. Et, à ce propos, votre seconde lettre m'a désappointé. Boulanger était parti pour Rouen ces jours passés. Je croyais qu'il vous y avait vu, et, là-dessus, me voilà, sous les grands arbres des Champs-Élysées, faisant vers sur vers à Sainte-Beuve et à Boulanger, *mon peintre et mon poète*, tous deux absents, tous deux à Rouen. Et puis vient une lettre de vous, qui ne me dit rien de Boulanger, et renverse de fond en comble mes deux élégies! Jugez.

Adieu, mon ami, nous vous embrassons tous et je vous embrasse pour tous. Mais revenez bien vite. Tous ceci aussi pour notre Güttinguer.

Vous avez eu un charmant article de Nisard. Je lui ai écrit pour vous.

A Monsieur Sainte-Beuve,  
19, rue Notre-Dame-des-Champs.

Ce vendredi soir, [4 juin 1830].

Nous y étions, cher ami! Jugez du chagrin! — Nous avons des portiers stupides. Ne les écoutez jamais, et montez toujours. — A dimanche, n'est-ce pas? bien sûr! Vous devriez venir dîner avec nous.

V.

A Monsieur Sainte-Beuve, chez M. Ulric Güttinguer,  
à Rouen.

4 août [1830\*].

Je vous écris ces deux mots à la hâte, cher ami. Nous sommes tranquilles maintenant. La population de Paris

\* Note de Sainte-Beuve :  
- Révolution de Juillet. \*

s'est admirablement conduite pendant le combat et après la victoire. Espérons que tout ira bien.

Je vais faire mon service de la garde nationale.

Je vous aime plus que je ne puis dire.

VICTOR.

Embrassez pour moi Güttinguer.

A Monsieur Sainte-Beuve,  
19, rue Notre-Dame-des-Champs.

Ce jeudi, [4 novembre 1830].

Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez, et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

Votre meilleur ami,

V.

Venez nous voir.

Le 8 décembre [1830].

Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement*? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié : gardons-la chaste et sainte, comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout; espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Écrivez-moi toujours.

Songez qu'après tout, vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

24 décembre [1830].

Vous faites bien de m'écrire, mon ami, vous faite, bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous me rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu.

VICTOR.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1831.

Bonjour, Sainte-Beuve je te remerci bien de ta belle poupé. Charles est bien content aussi et nous t'embrasseront bien quand tu vindra voir papa et maman ma petite sœur est bien contente aussi.

Ta petit ami,

DIDINE.

2 janvier 1831.

Vous avez été bien bon pour mes petits enfants, mon ami. Nous avons besoin de vous en remercier ma femme et moi. Venez donc dîner avec nous après-demain mardi. 1830 est passé!

Votre ami,

VICTOR.

Avez-vous reçu la lettre de Didine ?

Ce 9 mars [1831].

Il y a des siècles, cher ami, que je ne vous ai vu et je passe ma vie à parler de vous et à y penser. Je vous enverrai *Notre-Dame de Paris* un de ces matins. N'en pensez pas trop de mal, je vous prie.

Permettez-moi, en attendant, de vous adresser M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, recueil qui se régénère, et qui serait bien puissamment rajeuni si vous vouliez y coopérer. M. Buloz qui, je crois, vous plaira beaucoup, désire vivement vous entretenir de cette affaire.

Faites pour lui, je vous prie, tout ce que vous pourrez.

Votre éternel ami,

V. H.

Ce dimanche 13 [mars 1831].

Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment, ça été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami ? Oh ! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas ?

Maintenant, les misères.

Voulez-vous vous charger de *Notre-Dame de Paris* ? Croyez-vous encore n'avoir pas trop de mal à en dire, car si l'on en dit du mal, je ne veux pas que ce soit vous ? En ce cas, faites insérer, demain ou après, un de ces fragments dans le *Globe*, avec annonce que le livre paraît mercredi. J'ai chargé Gosselin de vous envoyer un des premiers exemplaires. Vous le lirez, n'est-ce pas ? Vous me direz après franchement si vous croyez pouvoir en rendre compte, et j'irai un de ces matins écrire sur votre exemplaire que je suis toujours et que j'ai toujours été et que je serai toujours

Votre meilleur ami,

V. H.

Ce vendredi 18 mars 1831.

Mon ami,

Je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre. Elle a été trop triste et trop amère

J'aurais été injuste à mon tour. J'ai voulu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis n'ont pas effacé en vous jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous; rappelez-vous ce que je vous ai dit, *ce que je vous ai offert, ce que je vous ai proposé*, vous le savez, avec la ferme résolution de tenir ma promesse et de faire comme vous voudriez; rappelez-vous cela, et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'abandon, de confiance, de FRANCHISE! Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent. Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonneriez pas.

Toujours votre ami malgré vous.

V. H.

Ce 4 avril [1831].

C'est moi, mon ami, qui veux vous aller voir, vous remercier, vous serrer la main. Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

VICTOR HUGO.

Vous viendrez dîner un de ces jours avec nous, n'est-ce pas ?

Ce vendredi matin 1<sup>er</sup> juillet 1831.

.....  
 Dans un concours heureux brillaient de toutes parts  
 Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts.  
 Sur quarante mortels qui briguaient son suffrage,

Est-ce peu qu'aux traits séduisants

De votre muse de quinze ans

L'Académie ait dit: Jeune homme, allons! courage!...

Tendre ami des neuf sœurs, mes bras vous sont ouverts!

Venez, j'aime toujours les vers!...

.....  
 Voilà tout ce que je me rappelle, mon cher ami C'était en 1817. Faites de cela ce que vous voudrez. Ce sont de bien pauvres vers à encadrer dans votre riche prose; et vous avez bien de la charité d'enchâsser ainsi cet infortuné François de Neufchâteau.

Nous sommes ici admirablement, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante. C'est une charmante hospitalité. Adieu. On sonne la cloche pour le déjeuner.

N'oubliez pas de m'écrire de Liège.

Toujours bien à vous,

VICTOR.

Ce 6 juillet [1831].

Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liège m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé quelquefois désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que je vous disais: partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout

\* Aux Roches, chez M. Bertin.

ceci, Sainte-Beuve ? où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'allée et de venue, notre causerie intarissable sans arrière-pensée ? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même, qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence même. Au moins, le vide sera complet.

Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée ? je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite, contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors ; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus.

Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas ? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela ? Écrivez-moi un mot.

J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a bien fait souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous.

Adieu.

Votre ami, votre frère,

VICTOR.

J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous.

7 juillet 1831.

Je reçois votre lettre, cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale

et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami ! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul*, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi.

Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira au dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien ? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel vous ne me connaissiez pas encore ! Que je dois vous sembler fou et vous affliger ! Écrivez-moi que vous m'aimez toujours. Cela me fera du bien... Et je vivrai dans l'attente du jour bien heureux où nous nous reverrons !

V.

10 juillet 1831.

Votre lettre m'a fait du bien. Oh ! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami ! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive ! Nous nous reverrons en effet çà et là. Nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. — En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir !

V.

Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas.

Ce 21 [juillet 1831].

J'ai les yeux si malades, cher ami, que j'y vois à peine pour vous écrire. Je reçois votre lettre en ren-

trant de la campagne où j'étais allé passer quelques jours dans l'espoir d'y trouver des distractions; qui m'ont fui là comme ailleurs. Je n'ai plus qu'une pensée triste, amère, inquiète, mais, je vous jure, pleine au fond de tendresse pour vous. Voici les vers que vous me demandez. Faites-en tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Vous êtes mille fois trop bon de vous occuper encore de moi. J'en suis toujours bien fier, et plus profondément touché que jamais. Mais surtout aimez-moi et plaignez-moi.

Votre frère,

VICTOR.

Vendredi soir [5 août 1831].

Votre lettre m'émeut aux larmes, mon ami. Oui, je compte sur vous. Voici un laissez-passer. Avez-vous quelques amis, de ces amis comme vous sâvez qu'il m'en faut, avec les ennemis que j'ai; je vous donnerai les moyens de les placer. Croyez-vous que Lerminieri que Magnin, que Brizeux assisteraient à *Marion* avec plaisir et voulez-vous vous charger de leur dire que je tiens des places à leur disposition? Pardon! vous voyez comme je dispose de vous; c'est encore comme autrefois.

Votre fidèle ami,

VICTOR.

La représentation aura lieu jeudi et la répétition mercredi. Vous verrez *relâche* sur l'affiche.

17 mai [1832].

Je pense, mon cher ami, que vous avez vu Renduel et qu'il vous a dit ce dont je l'avais chargé. Jusqu'à présent je n'ai proposé votre article aux *Débats* qu'avec une extrême réserve en maintenant tous les privilèges dus à votre talent, et en demandant que l'article fût accepté sur votre nom sans être lu au préalable. Cependant M. Bertin l'ainé, qui a, vous le savez, la plus haute et la plus profonde estime de ce que vous faites et de ce que vous êtes, m'ayant témoigné hier le désir de lire l'article, uniquement pour voir s'il ne renfermait rien de contraire à la couleur politique du journal, je ne pense pas qu'il faille le lui refuser. Je le lui remettrai donc, si vous ne me le défendez pas. M. Bertin est on ne peut plus disposé à insérer, et je suis

convaincu que l'article passera. Sinon, je compte toujours sur votre bonne intention pour le *National*. J'ajouterai ici, *en confidence*, que le désir de vous avoir aux *Débats* comme rédacteur littéraire me paraît très grand et perce dans tout ce qu'on me dit. *Tenez ceci bien secret*. Qu'en pensez-vous de votre côté?

Maintenant, vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin par exemple, pour parler de l'édition en elle-même, des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier jour d'un condamné* qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux qui sont très longs, et où figure Louis XI. Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et du libraire. Pardon! si vous y consentez, écrivez-moi s'il est nécessaire que je vous renvoie l'article ou si au contraire vous pouvez faire cette addition sans cela et me l'envoyer assez promptement pour que la remise du tout à M. Bertin ne soit pas trop retardée.

Pardon encore et mille fois merci.

V.

Ce 7 juin, dix heures du soir [1832\*].

Je rentre, mon cher ami; l'heure de rendez-vous au *National* est passée. Mais je m'unis à vous de grand cœur. Je signerai tout ce que vous signerez, à la barbe de l'état de siège.

Votre ami dévoué,

VICTOR.

12 juin 1832.

Je ne suis pas moins indigné que vous, mon cher ami, de ces misérables escamoteurs politiques qui font disparaître l'article 14 et qui se réservent la mise en état de siège dans le double fond de leur gobelet!

J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique, et que quatre hommes de cœur

\* « Après les événements de juin 1832, à la suite de l'insurrection, Paris fut mis en état de siège; on put craindre, à un moment, une réaction sanglante, il fut question d'insérer dans le *National* une protestation revêtue de signatures... »



voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième.

Oui, c'est un triste, mais un beau sujet de poésie que toutes ces folies trempées de sang ! Nous aurons un jour une république, et quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août. Sachons attendre. La république proclamée par la France en Europe, ce sera la couronne de nos cheveux blancs. Mais il ne faut pas souffrir que des goujats barbouillent de rouge notre drapeau. Il ne faut pas, par exemple, qu'un Frédéric Soulié, dévoué il y a un an à la quasi-censure dramatique de M. d'Argout, clabauda à présent en plein café qu'il va fondre des balles. Il ne faut pas qu'un Fontan annonce en plein cabaret pour la fin du mois quatre belles guillotines permanentes dans les quatre places principales de Paris. Ces gens-là font reculer l'idée politique qui avancerait sans eux. Ils effrayent l'honnête boutiquier qui devient féroce du contre-coup. Ils font de la république un épouvantail. 93 est un triste asticot. Parlons un peu moins de Robespierre et un peu plus de Washington.

Adieu. Nous nous rencontrerons bientôt, j'espère. Je travaille beaucoup en ce moment. Je vous approuve de tout ce que vous avez fait, en regrettant que la protestation n'ait pas paru. En tout cas, mon ami, maintenez ma signature près de la vôtre.

Votre frère,

VICTOR.

Ce vendredi 21 septembre [1832].  
Les Roches.

Je vous écris bien vite quelques lignes, mon ami. Quelqu'un part en ce moment pour Paris et se charge de cette lettre pour vous. Quand on met une lettre à la poste à Bièvre, elle met trois ou quatre jours pour arriver à Paris. Je crois, vraiment, qu'elle passe par Marseille.

Nous sommes ici dans la plus grande paix qui se puisse imaginer. Nous avons des arbres et de la verdure mêlée à ce beau ciel bleu de septembre sur notre tête. C'est tout au plus si je fais quelques vers. Je vous assure que le mieux ici est de se laisser vivre. C'est une vallée pleine de paresse.

Votre lettre pourtant m'a fait regretter Paris. Si j'avais été à Paris, nous aurions dîné ensemble dans quelque cabaret, et vous m'auriez lu votre article sur Lamartine. Vous savez combien j'aime Lamartine, et combien je vous aime. Vous êtes pour moi deux poètes égaux, deux admirables poètes du cœur, de l'âme et de la vie. Jugez combien je suis impatient de voir l'un

analysé par l'autre. J'attends avidement la *Revue* du 1<sup>er</sup> octobre. C'est une chose singulière que vous m'ayez amené à désirer un journal au milieu de toutes ces belles prairies.

M. Bertin a invité l'abbé de Lamennais et Montalembert à dîner aux Roches. Ils viendront dimanche. Ils trouveront ici d'assez médiocres catholiques, mais de vrais et sincères amis de tout génie et de toute vertu.

Adieu, mon cher ami. Je n'ai pas encore besoin de votre bonne présence au *Roi s'amuse*. Comptez que j'userai de vous comme vous useriez de moi. Le premier bonheur de la terre, c'est de rendre des services à un ami ; le second, c'est d'en recevoir.

Adieu. Je vous serre tendrement les mains.

VICTOR

Nous nous portons tous à merveille. Ma femme fait deux lieues à pied tous les jours et engraisse visiblement.

A Monsieur Sainte-Beuve, 1<sup>er</sup>, rue du Montparnasse.

13 novembre 1832.

Toute la salle est louée, mon ami, et louée je ne sais trop comment à je ne sais trop qui. Cela s'est fait si rapidement que je n'y ai vu que du feu. On a cependant réservé quelques loges pour ceux de mes amis qui voudraient en louer, et je suis heureux de pouvoir en faire céder une à M<sup>me</sup> Allart. Elle pourra, la veille de la représentation (qui aura lieu le 22), faire retirer les coupons de la loge n<sup>o</sup> 5 des secondes, côté gauche. La loge est à six places. Je vous garde une stalle, et je vous donnerai les deux billets que vous désirez. Que vous êtes bon de penser à moi et de m'aimer toujours un peu !

Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux ; mais que voulez-vous ? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si le *Roi s'amuse* fait fiasco. C'est ainsi qu'il me paye les applaudissements frénétiques d'*Othello*.

Vous, vous êtes toujours le grand poète et le bon ami. J'aurai grande joie à vous rencontrer un de ces dimanches soirs chez Nodier, peut-être dimanche prochain, n'est-ce pas ?

Votre vieil ami,

V.

Ce samedi soir 1<sup>er</sup> décembre [1832].

J'ai vu Carrel, mon cher ami, et je l'ai trouvé cordial et excellent. Il m'a dit que vous n'aviez qu'à lui apporter demain un extrait de la préface (Renduel a dû vous l'envoyer ce soir) avec une espèce de petit article où vous diriez ce que vous voudriez, que le tout serait publié lundi matin dans la partie politique du journal. Il m'a déclaré qu'il croyait que c'était le devoir du *National* de m'appuyer énergiquement et sans restriction dans ce procès que je vais tenter au ministère, et il a ajouté de son *propre mouvement* que je pouvais vous prier de sa part de faire, d'ici à cinq ou six jours, un article politique étendu sur toute la question et sur la nécessité où est l'opposition de me soutenir chaudement dans cette occasion, si elle ne veut pas s'abandonner elle-même. J'ai grand besoin de tous ces appuis, mon cher ami, dans la lutte où me voilà contraint de m'engager et de persister, moi à qui vous connaissez des habitudes si recueillies et si domestiques. Somme toute, j'ai été enchanté de Carrel. Il est disposé à tout faire pour donner à mon affaire le plus d'importance possible. Quant à la question littéraire, il est fort bien aussi. Il dit même qu'il ne verra aucun inconvénient à ce que vous ou Magnin fassiez un article sur la pièce imprimée, dans une semaine ou deux, quand l'article de Rolle sera assez complètement oublié pour que le journal n'ait pas l'air de se contredire.

Adieu, mon pauvre ami. Voilà bien des services que je vous demande à la fois, et je dois vous excéder. Mais vous êtes encore l'ami sur lequel je compte le plus, et je demande tous les jours au ciel une occasion de vous rendre tous les bons offices de cœur que je vous dois.

Je me remets tout entier dans vos mains.

Votre ami à toujours,

VICTOR.

[Décembre 1832.]

Je ne sais pas l'adresse de Béranger, mon cher Sainte-Beuve. Est-ce que vous seriez assez bon, vous qui le voyez souvent, pour vous charger de ce paquet pour lui?

A bientôt. Je vous aime plus que jamais.

VICTOR.

Je pense que Renduel vous a remis votre exemplaire.

Que devient notre bon Leroux? Je ne le vois plus.

Ce 31 décembre 1832.

Mon cher Saint de Beuve,

Je te remercie bien du beau livre de Paul et de Virginie que tu m'a envoyé. Toto et Charle son très content du soldat et du jardin déplante. Dédé est très content du beaux boa que tu lui à donné et elle le prends pour son petit chat si on lui donnait toujours elle s'amuserai bien. Mais malheureusement on ne veut pas lui lesser toujours.

Papa m'a dit que je te dise bien des choses de sa part maman aussi.

Adieu mon cher Saint de Beuve.

LÉOPOLDINE HUGO.

Ce 31 décembre 1832.

Voici du style de Didine, mon ami, il faut qu'ici j'en mette aussi un peu du mien, et que je vous remercie et que je vous embrasse du fond du cœur.

VICTOR.

18 janvier [1833].

Quand personne n'entre, vous, mon ami, vous avez toujours droit d'entrer. Je vous ferai donc assister à une répétition, dès qu'il y en aura une un peu passable, et je serai bien heureux de vous y avoir. Je vais faire retenir les deux stalles que vous désirez à l'amphithéâtre (stalles rouges), ce sont les meilleures places de la salle. Elles seront inscrites sous votre nom\*.

Je vous serre la main.

Vic.

\* Il s'agit de la représentation de *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve avait demandé les deux stalles pour George Sand.

Ce dimanche [24 février 1833].

Je vous envoie, mon ami, un passage de Planche auquel je ne comprends rien. Il faut qu'il soit fou de se figurer que j'établirai jamais, je ne dis pas la moindre solidarité, mais le moindre rapprochement entre vous, Sainte-Beuve, et lui.

Vous savez bien, vous, que vous n'avez pas d'ami meilleur que moi.

V.

25 février [1833].

Entre vous et moi, Sainte-Beuve, il y a une amitié scellée d'une façon trop profonde et trop durable pour que les petites affaires de l'amour-propre nous divisent jamais un seul instant. Nous sommes des amis sérieux. C'est notre devoir de ne jamais ajouter foi une minute aux commérages qu'on pourrait colporter de vous à moi et de moi à vous, tantôt bêtement, tantôt perfidement. Vous ne doutez pas, n'est-ce pas, mon ami, que jamais votre nom ne sort de ma bouche que comme il en doit sortir, avec l'effusion de l'amitié, de l'admiration et de la tendresse la plus fraternelle. Il me serait même impossible de souffrir autour de moi des hommes qui ne pensassent pas de vous comme j'en pense et qui n'en parlaient pas comme j'en parle. Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci, et toutes les fois qu'on essaiera de venir vous dire que j'ai parlé de vous autrement que comme d'un frère, dites simplement *cela n'est pas*. — Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, car je suis sûr que c'est tout simplement votre pensée que je transcris ici; mais puisqu'on a eu la niaiserie de prononcer votre nom à propos de la pauvre conduite de M. Buloz à mon égard, j'avais besoin de vous dire, moi, que jamais vous n'avez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine.

V.

10 mars [1833].

Il faut, mon ami, que je vous écrive un mot pour Abel. L'animosité de M. Buloz contre moi retombe sur

lui. M. Buloz avait fait avec lui une convention dans laquelle j'avais servi d'intermédiaire, et qui avait déterminé Abel à refuser les offres qu'on lui faisait d'autre part. Aujourd'hui M. Buloz juge à propos d'éluder ou de rompre cette convention... Je n'ai rien à lui dire. Mais vous seriez bien bon, vous, mon cher Sainte-Beuve, de lui parler...

Voyez si tout souvenir des services passés n'est pas éteint dans l'esprit de M. Buloz. De cette affaire dépend tout l'avenir entre lui et moi. Je juge les hommes une bonne fois et tout est dit.

J'irai vous chercher, mon ami. J'irai causer avec vous de cela et de tant d'autres choses pour lesquelles j'ai besoin de vos conseils et de votre amitié. Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je n'y songe l'autre jour les *Consolations*. Où est-il ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous.

12 juin [1833].

L'amitié que j'ai pour vous, vous le savez, mon cher Sainte-Beuve, est en dehors de toutes les questions littéraires ou politiques du monde. Sans doute, ce serait un grand bonheur pour moi de savoir, sur tous ces problèmes de l'art dont la solution occupe ma vie, votre pensée en harmonie avec la mienne, comme autrefois. Mais qu'y faire? nous flottons tous plus ou moins. Ce qui ne flotte et ne varie pas en moi, c'est mon admiration pour ce que vous faites et ma tendresse pour ce que vous êtes.

Vous voulez que nous dinions ensemble. Ce sera une vive joie pour moi et je vous dirai mille choses. Je vous écrirai le premier jour que j'aurai de libre.

Je vous serre la main. A bientôt.

V.

20 août [1833].

J'irai vous voir un de ces jours, mon cher Sainte-Beuve, j'ai besoin de vous parler, j'ai besoin de vous dire ce que je viens de dire à quelqu'un qui me rapportait, sans malveillance d'ailleurs, de prétendues paroles froides de vous sur moi. J'ai dit que cela n'était pas, que vous saviez bien que vous n'aviez pas d'ami plus éprouvé que moi, ni moi que vous, que notre

amitié était de celles qui résistent à l'absence et aux bavardages, et que j'étais à vous comme toujours du fond du cœur. J'ai dit cela, et puis je me mets à vous écrire, afin qu'il ne s'introduise rien à notre insu entre nous, et qu'il ne se forme pas la moindre pellicule entre votre cœur et le mien.

A bientôt. Je vous serre la main. J'ai toujours bien mal aux yeux, et je travaille sans relâche.

VICTOR.

22 août [1833].

Je veux vous écrire sur-le-champ, sur l'impression de votre lettre. Je devrais peut-être attendre un jour ou deux, mais je ne pourrais. Vous connaissez bien peu ma nature, Sainte-Beuve, vous m'avez toujours cru vivant par l'esprit, et je ne vis que par le cœur. Aimer, et avoir besoin d'amour et d'amitié, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi. De là plus d'une erreur capitale dans le jugement bienveillant d'ailleurs que vous portez sur moi. Vous secouerez même peut-être la tête à ceci. Cela est bien vrai pourtant. Vous m'écrivez une longue lettre, mon pauvre et bon ami, pleine de détails littéraires et de petits faits grossis par l'éloignement qui s'évanouiraient et nous feraient rire tous les deux après une demi-heure de causerie. J'en suis tellement convaincu que je suis sûr que vous en conviendrez vous-même après deux minutes de réflexion et que je ne m'y arrête pas. Je vous l'ai déjà écrit une fois, je crois, Sainte-Beuve, il n'y a pas de question littéraire entre nous. Il y avait un ami et un ami. Rien de plus et rien de moins. J'avoue que l'absence a produit sur nous deux des effets inverses. Vous m'aimez moins qu'il y a deux ans, moi je vous aime plus. En y réfléchissant, on voit que c'est tout simple. C'est moi qui étais le blessé. L'oubli lent et graduel de part et d'autre des faits qui nous ont séparés tourne pour vous dans mon cœur et contre moi dans le vôtre. Puisque la vie est ainsi faite résignons-nous.

Tout était encore tellement adhérent à vous de mon côté que votre lettre, en m'annonçant que je n'ai plus en vous un ami, me laisse tout à vif et tout déchiré. La plaie saignera longtemps. Adieu. Je suis toujours à vous du fond du cœur. Ma consolation dans cette vie sera de n'avoir jamais quitté le premier un cœur qui m'aimait.

Boulangier ne m'avait rien dit. Je vous l'aurais nommé.

24 août [1833].

Mon ami, merci de votre lettre. Merci même de la première puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites. Mon Dieu! que ne peut-on voir le fond de mon cœur, qui est à vous plus que jamais. L'absence ne tue aucune effusion chez moi, l'amitié pas plus que l'amour. Je croyais que vous le saviez. Il y a douze ans, dix-huit mois de séparation n'avaient rendu chez moi l'amour que plus religieux et plus profond. Mon cœur n'a pas changé. Je suis encore l'homme obstiné en tout, qui aime même sans voir. Je souffre, mais j'aime. — Croyez-vous que je n'aie pas bien souffert à votre endroit depuis deux ans? Vous vous êtes souvent mépris chez moi à un certain calme extérieur.

Ce que vous désiriez, je le désirais bien aussi, allez! Nous dînerons ensemble une fois la semaine. Nous ne laisserons aucune poussière s'amasser sur nos souvenirs et sur nos autels cachés. Merci mille fois de ce que vous me dites pour Charles. Nous en causerons. Je sens tout ce qu'il y a de vrai et de profond et de touchant dans votre offre, et ce serait un beau titre pour cet enfant. Mais vous concevez les obstacles. En tout cas, que la chose se fasse ou non, elle me va au cœur. Merci mille fois. Vous me faites du bien, vous me rendez un ami, et quel ami!

J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie.

J'ai une pièce à finir et à livrer sous dédit d'ici au 1<sup>er</sup> septembre. Vous savez comme le travail me tient, quand il me tient; il faut donc que je finisse. Après quoi j'irai vous trouver ou je vous écrirai pour vous demander un jour de causerie et d'effusion. Je suis allé vous voir, il y a quelque temps. L'avez-vous su? Oh! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais se séparer. Ils font une chose impie. Je suis bien profondément à vous, allez!

28 août [1833].

Je veux seulement vous dire, mon ami, que je travaille, que je pense à vous, que je suis à vous du fond du cœur.

A bientôt. Aimez-moi.

V.

1<sup>er</sup> octobre [1833], aux Roches.

Je vous écris de la campagne, mon ami, mais je serai à Paris lundi prochain, 7. Plusieurs de nos amis me demandent ma pièce. Je la leur lirai à sept heures du soir, place Royale. Voulez-vous en être? Vous serez bien reçu du fond du cœur. Ce sera une soirée qui nous rappellera des jours plus heureux.

Je vous serre la main. Nous choisirons, ce jour-là, le jour que vous me demandez pour dîner ensemble.

Votre vieil ami,

VICTOR.

21 octobre [1833].

Merci, mon ami, de vos deux bonnes petites lettres. Je ferai en sorte que tout ce que vous désirez soit fait. On n'aura qu'à envoyer au théâtre la veille de la représentation. Nous dînerons ensemble le jour que vous voudrez.

Je vous aime du fond du cœur.

VICTOR.

27 novembre 1833.

Le jour que vous voudrez, mon ami, dimanche excepté. Indiquez-moi le jour seulement deux ou trois jours d'avance, et l'heure précise, et le lieu où je vous trouverai. Je serai heureux de vous voir et de causer avec vous. Je m'abrèterai près de votre amitié pendant quelques instants.

VICTOR HUGO.

Renduel vous a-t-il remis votre *Marie Tudor*?

[4 février 1834].

Mon ami,

Il faut être bien sûr des droits que donne une amitié

comme la nôtre pour vous écrire ce que j'ai sur le cœur en ce moment. Mais j'aime encore mieux cela que le silence qui peut se mal interpréter. — J'ai lu votre article, qui est un des meilleurs que vous ayez jamais écrits, et il m'en est resté, comme de notre conversation de l'autre jour chez Güttinguer, une impression pénible dont il faut que je vous parle. J'y ai trouvé, mon pauvre ami, (et nous sommes deux à qui il a fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes là? Interrogez-vous consciencieusement, et dites-moi si j'ai raison. Si j'ai tort, dites-le-moi aussi, et aussi durement que vous voudrez. Je serais si heureux que vous me prouvassiez que j'ai tort.

Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

Je vous serre bien la main.

V.

7 février [1834].

Je voudrais vous avoir là pour vous prendre la main. Votre lettre est bonne. Je vous remercie, mon ami. J'ai à peine le temps de vous écrire quatre lignes, mais je ne veux pourtant pas laisser ce jour finir sans vous dire que vous allez me faire passer une bonne nuit.

V.

Mardi soir (1<sup>er</sup> avril [1834]).

Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

V.